

JACQUES CHANTRE TÉMOIGNE

« Dans ma mémoire, ce 30 mai 1944 commence comme les jours précédents ; les deux longues barres de fer sont retirées d'un seul coup en claquant. Nous pouvons sortir de nos « cages à poules », ces cellules à claire voie, en barre de fer, qui permettent à nos gardiens de surveiller chaque geste. Il doit être plus tôt que d'habitude et les gardiens sont pressés. Ils nous donnent nos valises où nous devons placer les vêtements qu'on avait enlevés quand nous sommes arrivés à la prison Centrale d'Eysses. On nous dit que nous les retrouverons au bout du voyage. Allez ! Allez ! Vite ! Plus vite ! Disent les gardiens et les GMR, ces policiers spéciaux de Pétain, qui nous ont empêché de nous évader et ont fusillé douze des nôtres le 22 février. Partout des Allemands, « Ruhe ! Schnell ! » Quelqu'un crie « les mains sur la tête », un soldat plante le canon de sa mitraillette dans mon flanc droit et hurle « Du Yude ! » Je crie « Nein ! » et lui « Nahme ? » ; « Chantre ». Le soldat court vers les bureaux et revient « Rantré ? laquouès ? » « Ya » je réponds. Il bondit pour contrôler la forme de mon nez et de ceux de quelques camarades ? En effet mon nez busqué l'avait alerté, il pensait tenir un juif.

Et des juifs, ces soldats brutaux étaient en train d'en jeter à terre à coups de crosse, puis de les frapper à coups de botte près du portail ; les malheureux saignaient. Assommés ils ne criaient même plus. Un camion s'est présenté et la colonne dont je faisais partie a grimpé par l'arrière, les premiers tirants les suivants, sous les hurlements des SS. Deux de ces assassins appuyés aux ridelles, le doigt sur la gâchette de leur

mitraillette nous tenaient à leur merci. Nous voilà devant la gare de Penne d'Agenais. « Here Aus ! » il faut sauter, passer un portillon, grimper dans le premier wagon à bestiaux, et juste avant que la porte soit poussée, un homme est lancé comme un paquet sur nous, il ne bouge ni ne se plaint. Nous ne voyons rien. Nous sommes environ soixante, en route vers Bordeaux et Compiègne. Notre convoi emmène les hommes de Lacapelle Biron avec nous. Il fait très chaud ; nous aurons un broc d'eau à Bordeaux grâce à la Croix Rouge. Dix à douze litres pour soixante hommes, qui déjà s'organisent, évitent la bousculade et permettent à chacun de boire deux à trois gorgées dans la discipline libre apprise à Eysses.

Nous n'avons pas eu le temps de nous apercevoir que l'homme qui nous était arrivé comme un paquet n'avait pas bougé. Ce n'est que vers Saint-Pierre-des-Corps, que nous nous sommes aperçus qu'il était mort. Le lendemain nous débarquions mains sur la tête au camp de Compiègne.

Ce n'est qu'après la fin de la guerre que les survivants de Dachau, ont appris que cent des nôtres avaient dû courir d'Eysses jusqu'à la gare de Penne, sous les coups d'une partie des SS.

Un camarade m'a raconté cette course contre la mort dont il avait fait partie. Ceux qui trébuchaient relevés à coups de botte, frappés à la tête et dans le dos, sont arrivés à la gare les pieds en sang. Beaucoup saignaient de la nuque et des oreilles ».